

Chapitre premier.

« Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime », se répétait Marie en coupant des tiges d'ancolies roses. Simon ne l'avait pas oubliée. Il pensait à elle et reviendrait à Nantes. Elle l'avait toujours su. En fermant les yeux, elle l'imaginait, rieur, lui tendant les bras, beau comme un prince. Elle appuierait sa tête contre la casaque rêche, respirerait la poudre des combats dont le tissu était imprégné avant de percevoir l'odeur chaude de Simon, poivrée, piquante, musquée. Il se pencherait sur elle, chercherait sa bouche avec avidité, elle sentirait les poils durs d'une barbe mal rasée râper ses joues, meurtrir son cou, et elle souhaiterait que ces rougeurs restent longtemps, preuves du désir de Simon. Vorace, il la baiserait au front, aux yeux, lui croquerait l'oreille, se perdrait dans ses cheveux avant de s'emparer de ses lèvres, avant d'enfoncer une langue si agile qu'elle la forcerait à répondre à cet embrassement. Elle suffoquerait délicieusement, son cœur s'emballerait, sa raison lui échapperait dans cet affolement voluptueux.

Le père Thomas avait beau fustiger ses ouailles et leur répéter que succomber à la chair mène droit à l'Enfer, Marie LaFlamme ne pouvait s'empêcher de rêver ainsi à Simon. Elle frissonnait à inventer cette scène de retrouvailles, se la remémorant cent fois l'heure, ajoutant des détails brûlants, précisant l'ardeur des baisers, l'audace d'une main. Elle taisait ses songes osés à tous, persuadée qu'on la condamnerait, que personne ne pouvait comprendre.

Est-ce qu'on avait jamais aimé autant qu'elle ?

Non, sûrement non. Même Myriam Le Morhier qui paraissait tellement heureuse avec son époux ne pouvait être aussi éprise, sinon elle n'aurait pu supporter qu'il parte en mer durant des semaines. Le capitaine s'éloignait de moins en moins souvent et de façon plus brève, il est vrai, mais quand on aime, une seconde paraît l'éternité, et Marie, qui n'avait pu retenir Simon, pleurait souvent son absence.

Elle allait tous les jours au quai de la Poterne, là où elle avait vu son amoureux pour la dernière fois, se jurant qu'elle ne s'imposerait plus cette torture quotidienne du souvenir, tout en sachant qu'elle reviendrait sur les lieux, ensorcelée par son amour pour Simon, incapable de résister à ce pèlerinage. Elle allait aussi s'asseoir sur son rocher favori, près d'un bras de la rivière, où il pêchait des goujons pour les revendre aux cabaretiers du port. Elle aussi attrapait des poissons mais c'était bien grâce à lui car si elle s'amusait à lancer sa ligne, la sentir vibrer au bout de sa gaule, elle détestait retirer sa proie du crochet. Simon le faisait pour elle en la taquinant :

— Tu es sotté. Ils ne sentent rien. C'est des bêtes !

Marie lui donnait raison mais elle frissonnait quand elle entendait la chair se déchirer dans un clapotis sanglant ou les queues qui continuaient à s'agiter dans le panier d'osier. Simon reprenait alors le poisson, lui arrachait les ouïes et les yeux, en expliquant qu'ils serviraient d'appâts pour ses congénères. Quand sa sœur Michelle était avec eux, il devait assommer le poisson s'il ne voulait pas l'entendre se lamenter sur le sort du malheureux. Il ne manquait jamais d'ironiser sur la faiblesse féminine et Marie se faisait un devoir de dissimuler son dégoût. Elle pensait qu'il aurait pu étourdir le goujon avant de le charcuter, mais une femme ne devait pas adresser de reproches à son époux et Marie considérait Simon comme son fiancé.

L'écume de la Loire dessinait pour elle la dentelle d'un voile blanc. Elle avait pardonné aux flots qui lui avaient ravi son père, car ils n'auraient pas Simon. De la mer, il n'aimait que les produits. Marie s'en réjouissait ; elle ne tenterait jamais de le persuader du charme de la houle ou des mascarets. Quand Simon reviendrait de Paris, elle le convaincrerait de reprendre l'échoppe de son père près du port. Ils seraient toujours ensemble, heureux, près de leur famille. Et même Nanette, quand elle verrait

comme Marie se plaisait en ménage, pardonnerait à Simon toutes ses sottises d'enfant. Elle serait bien obligée de reconnaître son courage ! Elle lui reprochait d'être soldat, soutenant que ceux-ci sont des barbares. Mais il fallait bien quelqu'un pour défendre le roi ! Simon était bien valeureux pour s'être enrôlé ! Pour risquer sa vie ! Marie frémissait en songeant à tous les dangers qui guettaient son amoureux, et quand des malades venaient frapper à leur porte afin qu'Anne LaFlamme les guérisse, elle avait parfois envie de leur dire que leurs coliques et leurs rhumatismes n'étaient rien en comparaison des souffrances qu'enduraient les soldats. Seuls les hommes blessés au combat attiraient sa pitié, comme les femmes en couches excitaient son envie. Elle aussi serait un jour délivrée par sa mère. Leur fils ressemblerait à Simon. Et il courrait dans ce champ où elle choisissait maintenant des ancolies.

Quand Marie avait fui la table pour aller cueillir des plantes, Nanette n'avait même pas essayé de la retenir ; elle avait observé Marie durant le déjeuner, tête inclinée au-dessus d'une assiette qu'elle ne semblait voir, dont les arômes lui échappaient mais qu'elle goûtait tout de même en se brûlant sans y prendre garde. Elle avait conclu que sa petite était réellement éprise de ce vaurien de Simon Perrot. Qu'avait-il besoin d'envoyer cette missive ? Nanette savait qu'elle était injuste ; le jeune homme avait voulu rassurer sa famille en donnant un mot au marchand Lecoq à Paris, mais Marie rêvait déjà bien assez...

Elle était à la fenêtre à repriser un devantau quand elle avait entendu Jacques Lecoq amener les Perrot.

— Des nouvelles de Simon, mes amis ! criait-il.

Madeleine Perrot était sortie sur le pas de la porte précipitamment ; son fils était-il mort au combat ? Elle n'osait questionner le commerçant, lequel, la connaissant depuis toujours, plaisanta.

— Eh ben, tu n'es pas curieuse, Mado, ton fils annonce peut-être son mariage ou sa fortune !

Le voyant agiter une lettre sous son nez, Madeleine Perrot se dérida et, après s'être signée, elle s'empara vivement du papier cacheté.

— Marie ! Va chercher Marie, dit-elle à Chantale, sa benjamine, mais leur voisine s'avavançait déjà vers eux d'un pas qu'elle voulait égal.

— J'ai vu M. Lecoq arriver. Il y a des nouvelles? Ah! Vous avez reçu une lettre?

Remarquait-on qu'elle rougissait? Marie pesta intérieurement contre son teint. Fort pâle, il lui donnait un air de noblesse que toutes les dames de Nantes lui enviaient, mais les nobles et les bourgeois étaient-elles aussi gênées quand leurs joues s'enflammaient? Marie savait bien que c'était une lettre de Simon. Son Simon. Lecoq était un sot pour prétendre que le fils Perrot annonçait ses épousailles, c'était elle qu'il aimait! Elle attrapa la missive d'une main tremblante et la déchira légèrement en brisant le cachet. Elle tenta d'affermir sa voix pour lire à la famille. En parcourant des yeux les quelques lignes, elle se félicitait pour la première fois que sa chère Michelle soit absente. Les Perrot ignorant l'alphabet, ils allaient quérir Marie en l'absence de leur fille aînée quand ils recevaient quelque écriture. Marie s'exécutait avec plaisir. Enfant unique, elle considérait les Perrot comme sa famille et si elle s'était entichée de Simon à l'adolescence, son amitié pour sa sœur Michelle existait depuis toujours. Elles avaient tout partagé depuis l'enfance, les jeux, les rires, les friandises, les pleurs, les confitures sèches et les flâneries au port, les sermons et les parties de cache-cache en forêt et les leçons de catéchisme de sœur Angélique. Tout en s'en félicitant, leurs mères s'étonnaient d'une telle complicité, leurs filles étaient si différentes!

Marie était vive comme une mésange, pépiante, sautillante, curieuse de tout. Elle parlait beaucoup, étourdissait sa nourrice de questions souvent judicieuses, parfois étranges, et ne la lâchait pas avant d'avoir son idée. Qu'elle discutait ensuite. Nanette avait beau répéter à sa maîtresse que sa fille avait trop d'esprit et deviendrait raisonneuse, Anne LaFlamme se contentait de sourire. Elle n'était pas fâchée que sa fille ait du caractère; de la fierté en masse, certes, une témérité inquiétante, une indépendance dans les manières qu'il faudrait corriger mais avec ça une aisance dans l'apprentissage, qu'il s'agisse de la lecture ou du calcul, et une joie de vivre gourmande qui rassérénait Anne. Marie n'avait pas hérité de ses angoisses chagrines qui lui seraient l'âme trop souvent et ressemblait par son goût pour les plaisirs simples à son défunt père.

Comme lui, elle était heureuse de contempler la Loire, ses ondes lourdes et fortes, mouchetées de dizaines d'embarcations

qui allaient et venaient du Bourgneuf, de Pornic et du Croisic, de la Hollande, de Flandre ou d'Allemagne. Elle s'enchantait du mouvement des flots qui déferlaient doucement vers la grève ou se brisaient sur les rochers, les noyant d'une écume crémeuse, patine qui les usait et les laissait brillants malgré un soleil incertain. Marie avait dit un jour à sa mère qu'elle était contente d'avoir les yeux de la même couleur que la rivière.

— Et de quelle couleur est la Loire ? avait demandé Anne, confuse autant qu'amusée de l'orgueil de sa fille.

— Je ne sais pas, admit Marie, pour se reprendre très vite. Personne ne le sait, c'est un secret. Comme pour moi. C'est selon notre humeur.

Le bleu intense des chardons, la douceur des violettes, l'ardoise mauvée d'un ciel boudeur, se disputaient la préséance dans le regard de Marie comme dans le fleuve, et la même noirceur les envahissait parfois, annonciatrice d'emportement, de tempêtes. Anne en avait fait la remarque à Marie.

— C'est que les hommes veulent dompter la mer ! A leurs risques ! avait rétorqué l'adolescente.

— Si c'est ainsi que tu accueilles tes galants, l'avait moquée Nanette, je m'occuperai de toi encore longtemps !

Nanette plaisantait car elle s'était résignée depuis peu à se voir enlever l'enfant chérie. Marie était si jolie. Enfant, elle attirait l'attention, femme, elle la retenait. Les excursions dans les criques près du port où elle grimpait aux rochers et les courses éperdues dans les champs avaient délié sa taille, galbé ses jambes, dégagé ses épaules. Si les pieds menus et les bras trop ronds trahissaient l'enfance récente, Marie avait déjà ce qui ferait rêver tant d'hommes : des seins bien fermes, bien pleins aux tétons malicieux, une peau soyeuse et frémissante, un ventre plat qui niait les hanches trop fortes et, enfin, un petit derrière rebondi, coquin, tentateur. Bien que la chevelure brûlât d'un roux flamboyant, le teint pâle, immaculé, était sans tache de son et mettait en valeur une bouche framboise qu'une lèvre inférieure plus épaisse faisait légèrement boudeuse. Le nez mutin corrigeait cette impression dédaigneuse quand des rires fréquents ne l'avaient pas déjà fait, découvrant des dents pointues mais sagement alignées. De cet ensemble fort plaisant, on ne remarquait pourtant rien de prime abord car des yeux magnifiques, étonnam-

ment brillants, s'ouvraient vifs ou langoureux derrière un rideau de cils lumineux, et captivaient l'interlocuteur, plaidaient merveilleusement la cause de Marie si elle avait quelque faveur à obtenir. Elle séduirait qui elle voudrait mais elle l'ignorait alors, et si elle avait haussé les épaules, elle n'oublierait pas pour autant l'avertissement de Nanette. Pour plaire à son Simon, elle devrait peut-être se surveiller et prendre exemple sur Michelle. Douce et réservée, l'aînée des filles Perrot goûtait le calme mais ne se forçait jamais à la raison, elle était sage par distraction, toujours perdue dans ses songes.

— Cette gamine-là ne vit pas avec nous, se plaignait souvent Madeleine Perrot à sa voisine. Ta Marie est plus dégourdie !

— Marie aussi rêve... mais la tienne, au moins, entend chanter les anges. Ne la contrarie pas, conseillait Anne LaFlamme. Elle a un don.

— Ça ne lui servira à rien pour nourrir ses enfants.

— Qui sait ce qui l'attend ? Elle est encore jeune, laisse-la jouer.

— Cette mère Marie-Joseph de l'Épiphanie n'aurait jamais dû lui prêter cette flûte, ni l'emmener au couvent. On ne la voit plus ici ! Elle y passe toutes ses journées depuis que Myriam Le Morhier l'a encouragée à étudier la musique. La musique !

— Elle apprend, laisse-la... Elle est si douée, on croirait les merles au printemps, quand ils font leur parade.

— Oh ! Si elle m'attire des amoureux, je ne m'en plaindrai pas, fit Madeleine, rieuse. Faudra bien la marier.

— C'est une enfant, voyons... Elle a à peine vingt ans !

— Elles grandissent si vite... Vois, mon garçon est déjà parti.

Simon Perrot s'était enrôlé plusieurs mois auparavant ; au moment où le gouvernement royal s'était rendu à Nantes pour arrêter Fouquet. Quand Simon Perrot avait vu la voiture qui emportait le disgracié escortée d'une centaine de mousquetaires, il avait décidé sur-le-champ de suivre ces hommes à Paris et de se faire accepter par eux. Il était certain d'être engagé car il se flattait depuis toujours d'être né comme Louis XIV un 5 septembre. Il y avait toujours vu un signe du Ciel lui commandant de servir le monarque, et il ne se cachait pas d'en tirer orgueil puisque c'était la volonté des astres.

— Les planètes n'ont rien à voir à ça ! grommela Nanette en rapportant les propos de Simon.

— Ce sont des gamineries, plaïda alors Anne LaFlamme.

— Oh non ! Il se croit vraiment destiné à la gloire. Mais c'est aussi bien qu'il parte au loin, il ne fera plus de bêtises ici. Si c'était le mien, il aurait eu le fouet bien souvent !

— Nanette, voyons !

— Quoi, Nanette ? Parce que cet enfant a de beaux yeux, on lui a tout pardonné. Vous devriez le regarder de plus près, vous verriez de la malice au fond de son œil : c'est du roc sous du velours, je sais ce que je dis.

Anne LaFlamme soupira, lissa sa chevelure noire vers l'arrière, la tordant en un chignon serré qui lui laissait le col dégagé. Devant son miroir, elle s'étonnait de n'avoir pas davantage de cheveux blancs, elle avait eu pourtant sa part de soucis. Maintenant, les propos de la nourrice l'ennuyaient.

— Il n'était pas né depuis une heure qu'il voulait mordre ! Un enragé !

— Nanette ! Tu devrais avoir honte !

— Peut-être. Mais on verra bientôt qui avait raison, marmonna la vieille femme.

Anne se mordit la lèvre ; elle se souvenait bien de la naissance de Simon. Elle se rappelait comme il hurlait. On l'avait baptisé dès la délivrance mais plus tard, constatant le caractère emporté, belliqueux, colérique du garçon, plusieurs avaient murmuré que Satan s'était penché sur le ber avant le prêtre.

— Il est un peu taquin, voilà tout.

— Oh non ! Simon n'a joué avec Michelle et Marie que pour les embêter. Il leur volait leurs poucards, les bousculait au coupe-tête et il les aurait fait chuter avec sa crosse si les petites s'étaient aventurées sur la Loire gelée ! Et rappelle-toi toutes les vilénies qu'il a faites à notre pauvre chat !

— Ne t'excite pas ainsi, dit Anne en flattant Ancolie. Notre minet a toujours su lui échapper. Tais tes mauvaises pensées, ne serait-ce que pour Madeleine Perrot. La pauvre... Je suis certaine que je reviendrai cette fois-ci encore du lazaret sans que son mari ait décolléré... Simon est pourtant parti depuis assez longtemps !